

À hauteur d'hommes *Grâce à Dieu* de François Ozon

Frédéric Bouchard

Volume 37, numéro 3, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90664ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, F. (2019). Compte rendu de [À hauteur d'hommes / *Grâce à Dieu* de François Ozon]. *Ciné-Bulles*, 37(3), 30-31.



À hauteur d'hommes

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Lyon, juin 2014. Alexandre Guérin, vivant avec sa femme, ses quatre garçons et sa fille, apprend que le père Preynat, un prêtre qui a abusé de lui au temps où il était dans les scouts, célèbre encore aujourd'hui la messe auprès de jeunes enfants. Aux côtés des siens, il se donne pour mission de dénoncer haut et fort les agissements du religieux afin que l'Église reconnaisse et condamne ces actes répréhensibles. Sur sa route, il croise les destins de François et Emmanuel, qui ont également été victimes d'agressions de la part du vieil homme.

Avec ce 18^e long métrage, François Ozon arrive là où il est le moins attendu. Habitué aux propositions souvent étonnantes, voire provocatrices, il se révèle ici dans une sobriété surprenante, se frottant aux codes d'une démarche documentaire. Mis à part le nom des vic-

times qu'il a modifié, le cinéaste transpose avec une rigueur irréprochable les tenants de l'affaire Preynat-Barbarin, impliquant aussi un cardinal accusé pour ne pas avoir dénoncé les agressions sexuelles perpétrées par son collègue durant les années 1980 et 1990.

Bien conscient de l'ampleur de son sujet, Ozon choisit de s'effacer. Dans une mise en scène aux allures dépouillées, son film se déploie en trois actes où Alexandre, François et Emmanuel marquent les battements d'un récit qui se découvre telle une véritable enquête journalistique. Si le réalisateur de **Frantz** affiche d'emblée son camp, celui des victimes, en privilégiant leur voix, c'est qu'il s'intéresse d'abord et avant tout à leur parole. Même les brefs retours en arrière ressassant les souvenirs éprouvants des personnages ne montrent pas tout. Volu-

bile et explicatif, le long métrage prend pour parti le pouvoir des mots. En effet, en plus d'immortaliser les témoignages de ces trois victimes grâce à une caméra qui capte les plus précises descriptions et les plus insoutenables détails en quelques plans seulement, le cinéaste exerce une démarche narrative principalement axée sur la voix *off*. Ainsi, les nombreux échanges de courriels et de lettres mis de l'avant renforcent cette idée de « Parole libérée », une association mise sur pied par quatre victimes du père Preynat.

Au cœur de cette investigation, il y a ces trois êtres, trois âmes fragiles, malgré le courage qui les motive. C'est d'ailleurs dans la fougue passionnelle de leur combat que le réalisateur laisse poindre les distinctions de leurs motivations. Jamais leur soif de justice n'est contestée. Au contraire, c'est ce qui leur permet de for-

mer cette communauté d'hommes blessés. Or, les confessions qu'ils espèrent obtenir des principaux intervenants concernés ne serviront pas à panser leurs blessures, confirmant la volonté d'Ozon de ne pas proposer une œuvre antireligieuse. Tantôt remplis d'une foi inébranlable, tantôt se portant à la défense de la morale en tant qu'athées avoués, les personnages prennent part à un échange d'idées, un discours auquel le film refuse d'offrir une réponse définitive. Tout cela à travers une mise en scène qui délaisse petit à petit les symboles et les décors cléricaux pour épouser une caméra plus humaniste.

Car au fil de ces trois portraits, le film examine un vaste spectre de la masculinité. Peut-être plus discrètement à travers les personnages d'Alexandre et de François, des hommes qui sont parvenus à refaire leur vie alors qu'Emmanuel, un « zèbre » surdoué, n'a manifestement pas eu la même chance. Ses séquelles physiques — un sexe déformé à la suite de son traumatisme — et émotionnelles — un père qui refuse de le voir comme une victime sous prétexte qu'il est désormais un « homme » — permettent au réalisateur de retrouver son thème de prédilection, celui qui hante depuis toujours son cinéma : l'identité.

C'est dans ces brefs moments que le cinéaste pénètre la couche plus intime de ses protagonistes. Qu'il s'agisse d'un repas de Noël en famille gâché par des tensions fraternelles ou encore une violence relâchée impulsivement sur une partenaire, le long métrage ne cache pas non plus les répercussions plus insidieuses que toutes ces années de silence ont causées aux victimes.

Ozon, dont on connaît l'amour qu'il porte aux actrices, parvient à soutirer une belle sensibilité de ses acteurs, que ce soit de Melvil Poupaud, que le réalisateur retrouve après **Le Temps qui reste** et **Le Refuge**, de Denis Ménochet, présent au générique de **Dans la maison**, mais aussi de Swann Arlaud, petit nou-



veau dans la famille ozonienne. Chacun témoigne avec nuance et justesse du sentiment de détermination qui anime leur quête. Derrière eux, il y a aussi des femmes, des amoureuses fidèles, symboles de forces tranquilles les accompagnant inconditionnellement tout au long de ce chemin de croix. Même Régine Maire, ancienne bénévoles de l'Église responsable de mettre en contact Alexandre et le cardinal Barbarin, appelée à comparaître aux côtés de ce dernier, déploie un visage d'empathie entièrement à l'écoute du personnage interprété par Poupaud.

Les dernières secondes du film, où l'un des personnages lève le regard vers la basilique Notre-Dame de Fourvière surplombant le centre de Lyon — et qui renvoient incidemment aux premières images où un archevêque trône au sommet de cette même colline —, laissent penser que rien n'est encore gagné. Nonobstant les sourires sur les visages des protagonistes, on comprend bien que l'Église exerce toujours un pouvoir ancien et pernicieux. Là-dessus, François Ozon est intraitable. Pour preuve, à peine primé du Grand Prix du jury à Berlin, le long métrage est pointé du doigt par les avocats du prêtre Bernard Preynat qui demandent un report de sa sortie. Si cette histoire se termine par un triomphe de la liberté de création, celle où le pape François refuse la démission de Philippe Barbarin, malgré une condamnation de six mois de prison avec sursis, indique sans équivoque que **Grâce à Dieu**, en dépit d'une certaine aridité, est une œuvre nécessaire, politique et urgente. En libérant lui-même la Parole et en offrant un vibrant hommage aux victimes d'actes pédophiles, le cinéaste se dévoile avec une rare modestie qui pourrait annoncer, qui sait, le nouveau souffle d'une prolifique carrière. 



France-Belgique / 2019 / 137 min

RÉAL. ET SCÉN. François Ozon **IMAGE** Manu Dacosse **MUS.** Evgueni et Sacha Galperine **MONT.** Laure Gardette **PROD.** Éric et Nicolas Altmayer **INT.** Melvil Poupaud, Denis Ménochet, Swann Arlaud, Éric Caravaca, François Marthouret, Bernard Verley, Martine Erhel, Josiane Balasko, Hélène Vincent, Régine Maire **DIST.** MK2 | Mile End